

Du même auteur

Frankenstein ou les délires de la raison, François Bourin 1989, Julliard, 1995.

Main basse sur les vivants, Fayard 1999

Grave, ma non troppo – Beethoven, dernier mouvement, Penta Éditions, 2014.

OUVRAGES COLLECTIFS

Le face à face de la science et du sexuel, *Le magasin des enfants*, sous la direction de Jacques Testart, Folio, 1990.

La Responsabilité, la condition de notre humanité, direction et préface, Autrement, 1994.

« Regard d'une psychanalyste », Postface, *Le Droit saisi par la biologie*, sous la direction de Catherine Labrusse, L.G.D.J., février 1996.

Sans mémoire et sans inconscient, travaux du Comité Consultatif National d'Éthique, XX^e anniversaire, sous la direction de Didier Sicard, P.U.F. Quadrige, février 2003.

Réflexion sur la notion de risque anthropologique, *Le vivant et la rationalité instrumentale*, sous la direction de Isabelle Lasvergnas, Liber, octobre 2003.

Déchaînement épistémophilique et risque anthropologique – Traité de bioéthique, sous la direction d'Emmanuel Hirsch, Éres, novembre 2010.

Agir, à chacun sa vérité, conférence de carême à Notre Dame, Paroles et Silence, mai 2007.

« De la genèse à la génétique », in : *Tensions et défis éthiques dans le monde contemporain, un monde en trans*, sous la direction de Michel Gad Wolkowicz, éditions des Rosiers, avril 2013

« Du vide à l'abîme », in : *Fondements et États du Symbolique aujourd'hui*, sous la direction de Michel Gad Wolkowicz, collection Schibboleth-Actualité de Freud, Éditions In Press, juin 2014.

« Si c'est un clone », in : *La Présence de la shoah et d'Israël dans la pensée contemporaine*, sous la direction de Michel Gad Wolkowicz, collection Schibboleth-Actualité de Freud, Éditions In Press, octobre 2014.

PRÉFACE

Ce que savait Monette

Peu après la naissance d'Amandine, premier bébé conçu au laboratoire en France (1982), Monette Vacquin « *lasse de tant d'abstraction – la FIVÈTE rendait tout irréel* » se mit à rechercher « *de vraies histoires de créatures fabriquées sans rapports sexuels* ». Dans le récit de Frankenstein, c'est l'histoire de son auteur qui surtout intéresse la psychanalyste : comment Mary Shelley avec « *une vie aux accents de tragédie antique, de répétition du malheur à travers les générations* » en était venue à écrire ce livre « *qui a gardé tant de résonance à nos modernes oreilles* ». Et de rappeler que deux ans avant la rédaction de *Frankenstein*, *Le Prométhée moderne*, la jeune femme avait noté dans son journal, en évoquant les personnages grossiers qu'elle avait côtoyés, que « *ce serait plus facile pour Dieu de faire des hommes entièrement nouveaux que d'essayer de purifier de tels monstres* »...

Mais, avant même d'écrire ce livre, Monette Vacquin avait résolu de partager et d'approfondir ses analyses sur les

significations des procréations artificielles, en contribuant à un groupe informel qu'elle évoquera dans *Main basse sur les vivants* (1999): «*Nous étions biologistes, philosophes, sociologues, psychanalystes ou juristes, et c'est peu de dire que cette confrontation des disciplines entre elles, dans la merveilleuse liberté que nous donnait l'informalité de nos liens fut fertile*». J'ajoute que, biologiste des «Magasiniers» (c'est ainsi que notre groupe se nomma au moment de publier son ouvrage collectif *Le magasin des enfants*, en 1990), j'en fus le premier fécondé! La découverte d'autres modes de pensée que le code aride et pauvre des laboratoires me fut une révélation en même temps qu'une ouverture à l'intelligence du monde. Sans ces complicités du technicien que j'étais, avec les cultures que mes co-magasiniers apportaient, je crois que je n'aurais pas eu l'audace de penser ce à quoi je contribuais dans les éprouvettes, et donc la force pour énoncer des limites, puis pour les justifier historiquement et philosophiquement jusqu'à leur donner une signification politique. C'est surtout à la psychanalyste Monette Vacquin, aux juristes Marie-Angèle Hermitte et Bernard Edelman, et à la sociologue Louise Vandelac, que je dois cet éveil absolument improbable depuis le froid de la paillasse vers la pensée vivante et chaleureuse. Je me souviens de la déconvenue de cet enseignant-chercheur, ayant des responsabilités ministérielles sous le gouvernement socialiste, qui nous avait conviés pour une explication. Il voulait, semble-t-il, comprendre quelle puissance étrangère ou clandestine soutenait ce groupe puisque notre réflexion, souvent taxée d'«obscurantiste» dans les lieux de science, portait une forte critique au «progrès»... Presque tous les «magasiniers» comparurent hardiment à ce procès en lèse-science et le chercheur apparatusik eut droit ce jour-là à un festival d'intelligence qui le laissa pantois, mais pas davantage convaincu. Un peu plus tard, c'est la revue féministe *Prochoix*

de Caroline Fourest qui m'accusa carrément de compromission avec l'Église, ignorant mon athéisme viscéral, et n'en avait absous mes compagnons d'écriture que parce que l'origine juive de beaucoup rendait la chose improbable... Comme il est difficile de penser, et plus encore d'être entendu, quand on proclame son humanisme en dehors des clous!

Comme en réponse brève aux incompréhensions du scientifique de cabinet, ce collègue auquel j'avais dû ressembler quelques années plus tôt, Monette Vacquin écrit que Mary Shelley «*cria d'œuvre en œuvre [...] sa préférence pour l'ombre contre la transparence, pour l'existence imparfaite contre la théorie inaliénable*». Dix ans après son *Frankenstein ou Le Prométhée moderne*, Mary Shelley publia *The last man*. C'est aussi dix ans après son *Frankenstein ou les délires de la raison*, ici réédité, que Monette Vacquin publia *Main basse sur les vivants*. Ces deux ouvrages permettent de mieux comprendre pourquoi les premiers furent rédigés et ce que savaient ces deux femmes, aux histoires bien différentes mais aux intuitions comparables.

Dans *Main basse sur les vivants*, Monette Vacquin esquisse un historique des rapports entre la science et le politique et remarque que, «*en demandant à la seule Raison de rendre compte du monde, la Révolution marquait en même temps une rupture sans précédent dans la chaîne de transmission. Dans cette béance allait s'engouffrer la Science*». Elle revient sur la fabrication des apprentis sorciers de l'AMP, déjà abordée dix ans plus tôt dans son *Frankenstein*: «*Comment se fait-il que des chercheurs nés pendant la guerre ou dans l'immédiat après-guerre, souvent militants antifascistes, donnent au monde les outils de l'eugénisme le plus fou, au rebours de leurs idéaux les plus précieux, comme si une répétition s'était jouée en eux?*» Et elle répond que «*ce qui revenait avec l'apparente extériorité de la technique [...] était un*

événement qui engageait l'ensemble du monde occidental [...] et pas seulement ses scientifiques, acteurs particuliers d'une "crise" qui les dépassait largement». Une telle analyse n'exonère pas le chercheur de sa responsabilité spécifique car, comme l'écrit la Fondation Sciences Citoyennes, «*la responsabilité de chacun est à proportion de ses avoirs, de son pouvoir et de son savoir et nul ne peut s'exonérer de sa responsabilité, au nom de son impuissance s'il n'a fait l'effort de s'unir à d'autres, ou au nom de son ignorance s'il n'a fait l'effort de s'informer*¹». Cependant, cela n'exonère pas davantage les contemporains de l'innovation, citoyens comme décideurs, pourvu que le chercheur ait agi en toute lumière, nous y reviendrons. *Main basse sur le vivant* apporte un éclairage captivant, non seulement sur l'apparition de «*l'inconscient le plus archaïque dans la science la plus pointue*», mais aussi sur le pourquoi du roman de Marie Shelley et sur le sens des actions de Victor Frankenstein autant que de celles de sa créature: «*Le monstrueux ne résidait pas dans le savoir [...] il était dans la prodigieuse puissance de l'énergie pulsionnelle qui sous-tend le désir de savoir [...]. Le savant Victor Frankenstein avait fabriqué sa créature pour se rendre intelligible à lui-même, comprendre l'énigme qu'il était à ses propres yeux.*»

J'avoue qu'en lisant et relisant les écrits de Monette Vacquin, je sens profondément qu'elle dessine la vérité, bien mieux que ces tableaux de chiffres, courbes et graphiques que mon professionnalisme m'a fait produire pendant trop d'années. C'est d'abord que je partage avec elle bien des notions, que beaucoup de mes collègues refusent, à propos des «*délires de la raison*». Ainsi sur la «*recherche fondamentale*», trop souvent cache-sexe de la volonté de maîtrise, sur le «*désir parental*», justification

1. Manifeste pour une recherche scientifique responsable, 2015, sciencesciyennes.org

abusive d'une fabrication à façon des enfants, sur le refus des interdits pour faire exister tout le faisable, sur l'alibi thérapeutique pour cautionner l'expérimentation humaine, sur l'importance primordiale de l'altérité pour que l'humanité demeure possible...

Mais, si ces constats peuvent objectiver les orientations de la biomédecine, ils ne suffisent pas pour les expliquer et c'est là que la culture des Magasiniens, et singulièrement celle de Monette Vacquin, est venue heureusement compliquer les justifications faciles et convenues de la médecine du progrès, comme en dénouant «*les liens obscurs qui unissent le destin et l'inconscient. Sous cet aspect Frankenstein n'est pas seulement un rêve, c'est un rêve prémonitoire*». Alors, en observant les luxueux stands commerciaux dans les couloirs d'un congrès mondial de praticiens de la fivète, l'auteur peut écrire: «*Les seringues semblaient tout à coup trop proches des muqueuses délicates, l'industrie trop proche de la science, l'inconscient trop proche du marché*»... et comme je la comprends!

Dans *Le dernier homme*, Mary Shelley évoque l'unique survivant après la dévastation de l'humanité par une épidémie à l'aube du xxii^e siècle, «*métaphore de sa propre solitude et roman thérapeutique destiné à la rendre moins insupportable*» commente Monette Vacquin, qui suppose que Mary doit se demander: «*Le mal est-il exogène à l'humanité ou celle-ci le porte-t-elle en elle?*» Et elle ajoute qu'il s'agit en réalité d'«*un mal invisible et silencieux logé dans les cœurs*». La peste est l'héroïne du *Dernier homme*, réminiscence de l'épidémie de choléra en Europe de 1818 à 1831, soit peu après l'écriture de *Frankenstein* (1816). Mary se trouvait alors dans une situation psychologique encore plus dramatique que lors de la rédaction jaillissante de son *Frankenstein*: après tant de morts autour

d'elle et une récente fausse couche, elle s'angoissait des hallucinations morbides de Shelley, parmi lesquelles celle où son mari avait rêvé qu'il l'étranglait, « *exacte réplique de la scène où le monstre assassinait Elizabeth* », la nuit de ses noces avec Victor Frankenstein, commente Monette Vacquin. Puis il y eut la mort tragique de Shelley dans une tempête, l'affreuse solitude et l'écriture fiévreuse de *The last man*. Monette Vacquin remarque que « *depuis Sophocle, la peste est le paradigme de toute malédiction : celle du désir de l'homme et de sa tyrannie, de ses contradictions indépassables* », et alors l'errance de Mary dans *The last man* « *c'était celle du défaut fondamental de la sexualité humaine, cette discordance inévitable qui fait de l'énergie de l'amour et de la création, aussi et en même temps, l'agent de la répétition et de la destruction* ». Répétition et destruction déjà à l'œuvre dans le groupe humain des proches de Victor Frankenstein (son jeune frère, son ami et confident puis son épouse, tous assassinés par la créature) et qui, dans *The last man*, atteint l'humanité entière. Du *Dernier homme*, Monette Vacquin écrit ce qu'elle suggérait de *Frankenstein*, qu'il « *est interrogation inlassable d'une énigme. Il est préfiguration d'un futur possible... De l'aube des temps modernes, c'est à nous qu'elle écrit, c'est nous qu'elle écrit.* »

Avant même la rédaction du *Frankenstein*, la longue et tempétueuse compagnie de Shelley et Byron avait aidé Mary à forger ses certitudes en écoutant leurs conversations passionnées et l'auteur imagine les inquiétudes de Mary : « *Rien ne les arrêterait [...] la raison deviendrait rationalisation, cet alibi suprême du désir, sans qu'eux-mêmes s'en aperçoivent. Ni pères, ni menaces, ni institutions ne les freineraient dans leur impatience, leur toute-puissance, leur effrayant désir de preuves* ». Pourtant, Mary n'était pas ce que les scientifiques nomment aujourd'hui

une « obscurantiste anti science », « *le savoir ne comportait rien de répréhensible à ses yeux. Mais elle avait débusqué la passion, l'obsession de maîtrise derrière l'alibi du savoir [...] elle avait deviné que le monstrueux était de faire d'autrui l'instrument d'une passion implacable* ». Aussi la laideur de la créature « *est métaphorique et ne la désigne pas tant, elle, que le lien de maîtrise dont elle est issue* ». Après que Victor eut cédé à fabriquer au démon la compagne qu'il demande, il se ravise et détruit cette œuvre à peine commencée, craignant, écrit Mary, de donner le jour à une « *descendance hideuse, menace pour le genre humain tout entier* ». Car ajoute Monette, « *elle savait que le monstre était dans l'accomplissement de la toute-puissance du désir et écrivait Frankenstein comme une supplique [...]. En faisant du monstre le meurtrier compulsif et consterné de l'amour, Mary lançait un cri de mise en garde contre les effondrements symboliques, effets inéluctables de l'instrumentalisation de l'autre et de l'annulation de l'altérité* ».

Ce que savait Monette, c'est ce que savait Mary, et leurs intuitions rencontrent aussi celles de Pierre Thuillier, philosophe des sciences. Dans *La Grande Implosion, Rapport sur l'effondrement de l'Occident, 1999-2002* (Fayard, 1995), essai volumineux et savant, paru peu après la publication du *Frankenstein* de Monette Vacquin, Pierre Thuillier pressentait la fin de ce monde malade et il la situait peu après sa propre disparition prématurée en 1998. Il avait imaginé un « Groupe de recherche sur la fin de la culture occidentale », constitué en 2077 par des historiens, humanistes et poètes, les scientifiques paraissant les moins qualifiés pour analyser cette *Grande Implosion* dont ils étaient largement coupables et qui s'était achevée par « *les émeutes, les attentats et les dynamitages, les scènes de désespoir et de violence qui ont précédé les ultimes spasmes de l'an*

2002». Dans cet ouvrage érudit, Pierre Thuillier recourait à d'abondantes citations pour montrer que la catastrophe était prévisible par la nature même des ambitions prométhéennes de nos grands savants, mais aussi que les avertissements lancés à chaque époque furent incapables de l'éviter. « *Bien avant la Grande Implosion, tout ce qu'il y avait à dire avait été dit* », mais ceux qui s'accrochaient à la profession de foi progressiste « *ne savaient plus ce qu'était une culture ; ils ne se rendaient même pas compte qu'une société pouvait continuer à fonctionner à peu près normalement tout en ayant perdu son âme* ». Aussi, « *une proposition, pour être qualifiée de rationnelle [ce qui était devenu un impératif] devait être dénuée de toute magie, de toute vibration affective, de toute puissance fantasmagorique* », rencontre étonnante avec ce qu'écrivait Monette Vacquin dans la même période. Et Thuillier cite André Malraux : « *Malgré sa puissance précise, le soir européen est lamentable et vide, vide comme une âme de conquérant* ». À ce tribunal de la faillite de l'Occident, Pierre Thuillier ne pouvait pas manquer de convoquer Marie Shelley qui, avec son *Frankenstein ou Le Prométhée moderne*, avait tenté d'alerter les Occidentaux : « *En se prenant pour des Démiurges, ils feraient surgir une humanité nouvelle vouée aux pires frustrations de l'âme et du cœur* » écrit-il et il ajoute : « *En fait, il [Victor Frankenstein] n'était parvenu qu'à fabriquer un sous-homme, un être affectivement et spirituellement mutilé... À travers l'échec du bio-ingénieur, Marie Shelley dénonçait la vanité de tous les projets d'ingénierie sociale. Elle invitait à réfléchir, à choisir une autre voie avant qu'il ne soit trop tard* ». Les imprécations de Mary Shelley dans *Le dernier homme* illustraient le drame de Frankenstein : « *N'entendez-vous pas le grondement de la tempête qui monte ? Ne voyez-vous pas les nuages s'ouvrir et la destruction blafarde, implacable, s'abattre sur la terre ruinée ? [...] Ne voyez-vous pas tous ces signes annonciateurs des derniers jours de*

l'homme ? [...] Notre ennemi, semblable à la calamité d'Homère, piétinait nos cœurs sans faire le moindre bruit ». Pierre Thuillier fait remarquer que le message de Mary Shelley avait été répercuté, mais sans effet, par de grandes voix, parmi lesquelles Herman Melville (*Moby Dick*) ou David Herbert Lawrence qui parlait de « *la monstruosité mécanique de l'Occident* » et, dépeignant le savant Benjamin Franklin comme « *le plus admirable petit automate...* » il le comparait au monstre de Victor Frankenstein car, explique Thuillier, « *comme lui, il était un artefact rationnellement construit, mais irrémédiablement incomplet et coupé de la vraie vie* ». En fait, concluait Pierre Thuillier, tout cet acharnement à construire un monde artificiel conduirait au « *monstre suprême, c'est à dire un "homme moyen" dépourvu d'âme, asservi à la régulation cybernétique et aux petits plaisirs de la société de consommation* », un constat qui sonne fort au moment où s'avance le nouveau monstre du progrès sous le nom de transhumanisme.

En évoquant les nazis, qui empêchaient les femmes enceintes d'accoucher en leur serrant les jambes, Monette Vacquin interroge : « *La naissance n'est-elle pas la première expérience de différenciation ? Et le totalitarisme n'est-il pas interdiction de l'avènement à toute altérité ?* » Comment ne pas penser ici à la fécondation hors du corps qui autorise à faire précéder la naissance par une première « mise au jour » dès la conception, situation propice à l'identification et à la sélection grâce au diagnostic préimplantatoire des embryons (DPI) ? Et donc à l'avènement du « clone social », produit combiné des fantasmes parentaux convergents lors des choix génétiques offerts par le DPI, et des pressions unifiantes de la mondialisation culturelle. Le clone, « *figure achevée de la répétition* » selon Monette Vacquin, pourrait bien advenir en évitant des manipulations

encore controversées sur le modèle Dolly, au moins jusqu'à ce que la sélection répétée des humains invente quelques êtres que l'on prétendra exceptionnels car, comme disait Robert Edwards, prix Nobel de médecine pour avoir inventé la FIV humaine, «*je ne vois personne qui mérite d'être cloné*»...

Les dangers de la science ne furent pas sérieusement disséqués lors de la publication du *Frankenstein* de Marie Shelley, contrairement à ce qui est arrivé avec l'AMP (assistance médicale à la procréation). C'est qu'il s'agissait d'un roman plutôt que d'un fait réel, mais aussi que le désir de monstre est absent de l'imaginaire social, au sens où nul ne souhaiterait contribuer par des pièces de son corps à la construction d'une créature chimérique noyant le moi de chacun dans des viandes étrangères. Il en va, bien sûr, autrement avec l'AMP, armée de justifications médicales et concrètement capable de répondre aux angoisses intimes que génère l'infécondité. Quel rapport alors entre Victor Frankenstein et les apprentis sorciers de la fécondation hors du corps? Peut-être l'histoire de leurs mondes malades de vouloir tout maîtriser plus que la leur propre. L'inventeur du docteur Frankenstein et de sa créature, c'est Marie Shelley en première analyse, mais comme le montre Monette Vacquin dans ce récit passionnant, c'est la période historique qui a modelé cette auteure par des déceptions, un environnement inquiétant et des circonstances amicales et familiales particulièrement cruelles. Comme en écho, Monette Vacquin évoque la période politique de mai 68 qui vit les futurs praticiens de la procréation médicalement assistée faire des choix radicaux pour changer le monde avec des «*utopies de société parfaite, d'humanité réunifiée, enfin réconciliée avec elle-même, dirigée par la Raison et l'Amour, débarrassée de l'oppression... Un vent prométhéen soufflait sur l'Occident*». Alors, conclut-elle, «*la procréation artificielle pourrait bien être le lieu – un des lieux,*

hélas – ou en cette fin de siècle fait retour le monstrueux» car «*Maints Victor avaient bien des questions à adresser à l'univers. Ils s'étaient mis à chercher*». Comme elle l'écrit justement «*la médicalisation du désir d'enfant, la complexité des moyens mis en œuvre ne répondaient à aucune urgence humaine*» même s'il reste difficile de séparer ce que l'avènement de ces recherches doit à «*la transgression... à la volonté de défier la Loi*» par ses acteurs eux-mêmes et ce qui relève de l'époque: ainsi, les pionniers britanniques de la fivète, Robert Edwards et Patrick Steptoe, semblent avoir évité toute implication dans les mouvements de refus du système. Puisque personne n'avait demandé qu'on invente ces techniques, peut-être est-ce l'intuition d'un état de permissivité générale qui délivra les chercheurs de la précaution, ou de la pudeur, pour assumer leurs pulsions de maîtrise en se débarrassant de toute objection à l'usage des outils disponibles?

Juste avant la fivète, c'est dans l'immédiat après 68 que sont nées les banques de sperme, lesquelles marquent la rupture initiale et fondamentale avec le tabou de l'eugénisme de l'après nazisme, en procédant à la sélection des géniteurs et à «*l'appariement de couples reproducteurs*». Et là aussi, la personnalité du fondateur des Centres d'étude et de conservation du sperme (CECOS), Georges David, n'emprunte rien au mouvement révolutionnaire... Alors, c'est que la bête sommeille en tout laboratoire, prête à réaliser ce qui sera vite accepté, ou même ce que les médias qualifieront bientôt d'exploit, depuis l'insémination avec donneur jusqu'au clonage, en passant par la fivète, la congélation et les dons de gamètes et embryons, le diagnostic préimplantatoire. On entend souvent évoquer le chercheur fou, avec référence implicite à Frankenstein, pour dire l'inquiétude de ce que l'appétit scientifique (la *pulsion épistémologique* dirait Monette Vacquin) est capable de créer et

d'imposer à la société. Mais ce tableau oublie comment la technoscience s'est désormais développée, nourrissant des bandes organisées de chercheurs auxquels une communauté d'intérêts fait craindre les actions d'un seul, si bien que le crime ne peut provenir que d'une équipe entière. La question du chercheur fou est ainsi déplacée vers celle de la science folle, dans un mouvement qui implique aussi ceux qui paient et orientent la recherche. La société a les chercheurs qu'elle mérite et elle leur octroie, au moins implicitement, la licence nécessaire pour réaliser ce qu'elle fantasme. Comment, dans ces conditions et devant les carences de la bioéthique, ne pas s'inquiéter de la nouvelle salve de « progrès » qui nous arrive de Californie sous le nom, en soi monstrueux, de *transhumanisme*? Récemment (janvier 2016), le Génomole, énorme complexe scientifico-commercial dédié à la médecine génétique, annonçait un espace de débat (nommé « café du gène ») à l'occasion de la pièce *Victor F* de Laurent Gutman. Après avoir affiché le titre du débat : « Monstre ou homme augmenté? », le Génomole répond : « *Victor F a réussi l'impensable : créer ex nihilo un être humain "augmenté"* ». Certes, la créature de Victor Frankenstein n'est pas absolument un monstre, c'est évident quand le monstre se lamente sur le corps de Victor mort dans les glaces, « *car il connaît le remords, il n'est pas un monstre pervers mais un monstre névrosé qui n'ignore ni la compassion, ni l'empathie, ni la culpabilité* », complétant ainsi le commentaire de Mary Shelley qui affirme qu'il fut l'esclave, et non le maître, d'une « *impulsion qu'il exérait, sans pour autant pouvoir lui désobéir* ». Mais pour le Génomole, il ne serait pas « *un sous-homme, un être affectivement et spirituellement mutilé* » (Pierre Thuillier) mais plutôt « *un homme augmenté* », donc une version améliorée de notre espèce... Quelle conception de l'« augmentation » se font donc les généticiens? À la suite de Mary, Monette Vacquin

décrit la créature : « *Le monstre est peut-être moins un assemblage de morceaux de corps qu'un agglomérat de faits psychiques refoulés hors de la conscience, parce que inacceptables ou inintelligibles... des traces d'horreurs, des vestiges de demandes d'amour, de désir de meurtre, d'appels sans réponse, de culpabilité déniée, de formidable incompréhension* ». Et plus loin : « *Le monstre est une chose sans nom, sans père ni mère distincts, sans enfance, strict objet de l'investigation que Victor est incapable de conduire en lui-même sur sa propre origine, sa propre identité.* » Voilà un beau projet à réaliser pour les transhumanistes! Pour bien commencer, Laurent Alexandre, laudateur du transhumanisme en France (*La mort de la mort*, 2011) annonce l'annulation de l'autre en même temps que celle de la différence sexuelle avec cette affirmation : « *Il n'y a aucune différence entre faire l'amour dans la vraie vie et faire l'amour avec un partenaire virtuel dans un lit imaginaire* »... Voilà qui rappelle les conditions de conception de la créature, selon Monette Vacquin : « *Le laboratoire fut le lit conjugal de Victor où il fit l'amour à la Science. Il y connut une jouissance qui le terrifia : celle qu'il dut à sa passion de maîtrise. Il fit le monstre et le monstre fut sa chose. Il le prit en horreur. Il vécut la terreur de devenir semblable à ce qu'il contemplait.* » Avec le transhumanisme pourrait bien advenir le mal absolu, l'éradication de l'altérité que prévoyait Monette Vacquin il y a vingt ans, « *quelque chose comme un camp de concentration de l'âme dont on ne pourrait pas sortir, pour la bonne raison que l'on ignore que l'on s'y trouve* ».

Retour à *Frankenstein*. Ce qui anime Victor, écrit Mary, c'est « *l'obsession de déployer devant l'univers les mystères les plus cachés de la création [...] Comment connaître les secrets de la Terre et du Ciel, bannir du corps la maladie, rendre l'homme invulnérable...* ». Il y a là plus que l'ambition d'un chercheur ordinaire, une quête qui ressemble justement à celle de nos modernes

transhumanistes, surtout quand Monette Vacquin ajoute que, pour Victor « *le véritable moteur de son désir de connaissance, c'est l'espoir de renouveler la vie lorsque apparemment la mort a livré le corps à la corruption* ». Avec les crimes nazis, écrit-elle, c'était « *là, les dents, les cendres, les graisses, les lunettes, les chaussures... dés-organ-iser était devenu littéral, s'accomplissait au sens propre: morceler les corps, disjoindre les organes* ». Cette désorganisation à l'occasion de l'administration minutieuse de la mort évoque en miroir les tentatives récentes de réorganisation de la vie par la biologie synthétique, voie importante des recherches transhumanistes pour fabriquer des cellules vivantes en assemblant des éléments constitutifs de cellules naturelles. Cette stratégie mécanicienne suppose que tout être vivant se ramène à une machine telle que celles conçues par l'homme, dont toutes les pièces nous sont connues par définition et dont le fonctionnement même résulte seulement de la distribution adéquate des rouages et de l'injection d'un carburant. C'est ce carburant, « énergie vitale », qui nargue surtout les apprentis sorciers de la vie. Dans cette nouvelle compétition, Craig Venter, biologiste et affairiste états-unien, prétend avoir « *créé la vie* » parce qu'il a fait survivre une bactérie en remplaçant son ADN par de l'ADN fabriqué sur commande d'un ordinateur. En fait il a ainsi produit un OGM intégral (tout le génome est injecté plutôt que seulement un fragment de l'ADN), mais, à ce jour, le vivant doit nécessairement préexister à la « fabrication du vivant ». En l'occurrence, dans la manipulation de Craig Venter, l'ADN est introduit dans une bactérie privée de son ADN mais néanmoins vivante au moment de cette substitution. De façon analogue (mais en « plus fort »), Frankenstein construit sa créature en assemblant les éléments constitutifs de personnes décédées c'est-à-dire préalablement vivantes : nous sommes toujours en présence du vivant, même mort. La question est de savoir si

la vie pourra être créée à partir de constituants chimiques ou de pièces mécaniques seulement. Les transhumanistes l'affirment puisqu'ils sont avant tout physiciens et informaticiens. Les biologistes sont plus mesurés même si une conception non religieuse oblige à admettre que la chose est théoriquement possible et que c'est seulement la complexité du vivant qui résiste à sa fabrication, un obstacle que nul ne peut prétendre irrémédiable.

Dans cet ouvrage, Monette Vacquin a bien voulu me qualifier affectueusement de « *moderne Victor* », non tant pour avoir conçu un « bébé éprouvette » (ce qui est techniquement bien en deçà de l'« exploit » de Frankenstein...), mais plutôt parce que cet acte, peu réfléchi en amont, me fit « *prendre le parti de la vérité sentie contre le triomphe de la raison raisonnante* », comme elle l'écrit à propos de Mary Shelley. Il est vrai que j'ai pu voir « *de proche en proche, l'humanité se transformer obligeamment en chose pour la science* ». Mon combat de trente ans ne fut jamais contre la fivète quand elle permet à un couple stérile de concevoir, comme les autres, un enfant du hasard, il est contre la surmédicalisation qui banalise et généralise l'exception, et surtout contre le monstre eugénique. Par la transition d'un tri multifactoriel (*screening génétique*) portant sur des embryons fabriqués en abondance, et en supprimant les épreuves susceptibles de limiter l'usage de la FIV (pas de stimulation ovarienne, ni de monitorages échographique et hormonal, ni de ponction ovarienne...), la biomédecine va proposer à tous les moyens de s'approprier sans souffrance des enfants « normaux », c'est-à-dire conformes à une conception arbitraire de la normalité. L'eugénisme a désormais revêtu les habits convenables, taillés par la biomédecine pour répondre à l'antique terreur de la différence. Et le plus navrant, le plus inquiétant, c'est que le monde en

redemande... Puisqu'on ne peut que déplorer ce qui apparaît comme inexorable, concluons avec Monette Vacquin : « *Frankenstein est lancé par le monde comme une question angoissée sur l'origine, les lois de l'amour, la répétition et la mort, et nous n'avons pas fini d'avoir peur* »...

Jacques Testart

Avant-propos

C'est au cours de mon travail de psychanalyste sur les procréations artificielles que j'ai rencontré Mary Shelley. Ma recherche portait sur les fantasmes à l'œuvre dans le désir de fabriquer un être humain hors rapports sexuels. Sans doute les hommes de tous les temps avaient-ils rêvé d'y parvenir. Mais les scientifiques contemporains venaient d'atteindre ce but.

La nature faisait-elle si mal les choses? La stérilité n'était-elle pas un prétexte inconscient, plutôt que le véritable mobile de l'extraordinaire déploiement scientifique destiné à maîtriser la vie? D'un côté, beaucoup de tentatives difficiles, peu de résultats. De l'autre, la possibilité de manipulations génétiques mettant en cause rien de moins que l'avenir de l'humanité, ou sa forme. Partout, la passion troublait les esprits: conservatisme contre progressisme... Il me semblait que ce n'était pas le bon débat, qu'il y avait d'autres questions à se poser, mais lesquelles? Décidément, l'allégation de la stérilité me paraissait obligamment prêter la main à d'autres forces, beaucoup plus obscures.

Donner naissance à un enfant sans rapports sexuels évoque un fantasme bien connu des psychanalystes: celui de n'être point né de la sexualité. Il me semblait qu'avec la fécondation